

2

Terrifié par le vacarme des avions qui ont rasé, dans son délire, le toit de la maison, Victor Leroy se redresse soudainement. Suffoquant comme s'il fut privé d'air, il émerge en sursaut d'un rêve tumultueux d'une intensité exceptionnelle. Transpirant comme un animal poursuivi par une meute de chiens, les draps de son lit sont trempés. Pendant un cours instant il croit baigner dans la flaque de sang de son cauchemar. Heureusement personne n'est à côté de lui pour le questionner. La situation aurait été embarrassante. Son cœur bat la chamade, ça cogne très fort dans sa poitrine. Victor ressent la secousse violente d'une émotion intense née d'une idée cruelle, celle de mettre fin aux jours de sa chef, idée lancinante de laquelle il a du mal à se défaire tant la haine le tenaille au plus profond de son âme.

La chambre est faiblement éclairée par la veilleuse du radio-réveil qui marque cinq heures trente. Sa respiration retrouve peu à peu son rythme normal. Il vient de vivre le pire cauchemar de son existence. Alors qu'il retrouve ses esprits, rassuré par le décor familier qui l'entoure, il constate qu'il ne lui reste plus que quinze minutes avant que le réveil ne sonne. Une mince lueur de lampadaire transperce un interstice du volet. Dehors, une portière claque, une voiture s'éloigne. Le silence de l'aube naissante retombe.

Ce matin-là, Victor n'a pas envie de se lever. Il est trop fatigué. Le cauchemar qui a agité sa nuit est sans aucun doute l'expression

de la haine féroce qui le tourmente depuis plusieurs semaines. La simple idée de rejoindre son poste de travail provoque chez lui un malaise intense. Une douleur profonde lui tord les boyaux. Comment trouver une bonne excuse pour se débiter, pour ne pas affronter la situation inextricable dans laquelle il est englué et qui lui donne des envies de meurtre.

La lieutenant-colonelle Marie Claire Elsève, sa chef d'escadron, lui a fait un coup impardonnable, c'est indéniable, mais de là à la faire passer de vie à trépas, il y a un pas que le sous-officier n'a aucune intention de franchir. Le cauchemar de la nuit l'a fait pour lui, un peu comme une sorte de vengeance cabalistique. La soupape de la haine s'est ouverte, soulageant le trop-plein de rage qui obsède son esprit jour et nuit. Ce cauchemar terrible s'avère préférable à toute violence physique, à tout passage à l'acte qui se retournerait inéluctablement contre lui. Avec la lieutenant-colonelle le dialogue est rompu depuis longtemps. Que faire quand il n'y a plus de mots pour défendre son honneur ?

Même si Victor n'a pas envie de se rendre sur son lieu de travail ce matin, il sait qu'une absence non justifiée provoquerait un tsunami. Les répercussions seraient terribles. Dans la situation actuelle le moindre écart peut lui être fatal. « Elle » n'attend que ça pour lui tomber sur le râble. Malgré les difficultés qui polluent sa vie professionnelle depuis plusieurs mois Victor ne veut pas lui offrir ce plaisir.

Victor pose enfin le pied sur le tapis aux poils soyeux. Les cheveux en bataille, il reste un moment, pensif, assis sur le bord du lit, les mains enserrant sa tête, les coudes appuyés sur les genoux, le regard dans le néant. Il lâche un long soupir et se lève d'un bond au moment même où le réveil déclenche la radio. Ses pieds retrouvent d'instinct ses chaussons disposés soigneusement au centre du passage. À cette heure matinale, ses seules compagnies sont la radio qui ressasse les mêmes informations à intervalles réguliers et Socrate encore endormi dans le salon. La radio produit une sorte de bruit de fond pendant qu'il avale

un plein bol de café sans lequel il ne parviendrait pas à émerger. Parfois un mot écorche son oreille, une phrase le fait sortir de ses gonds, c'est très énervant, il a envie de réagir, mais à quoi bon ?

« Qu'est-ce qu'ils peuvent être débiles ces journalistes ! Toujours prêts à aborder des thèmes sans intérêt pour l'auditeur moyen qui a d'autres préoccupations bien différentes. » Victor en est la parfaite illustration.

Tous les jours c'est le même cérémonial, lever à six heures. Cela lui laisse une petite heure pour prendre le petit-déjeuner, se doucher, se préparer, puis il faut rejoindre la base. C'est l'heure où Socrate sort la tête de dessous la table et de son regard scrutateur, observe son maître s'affairer. Depuis son accueil dans la maison, il passe les nuits sur sa chaise favorite dans la pièce principale. Comme tous les jours, le chat assiste, intrigué, au départ de son maître au moment où il vérifie une dernière fois le nœud de sa cravate dans le miroir de l'entrée. Victor a suffisamment de problèmes à gérer pour ne pas risquer, en plus, des réflexions sur sa tenue.

Ce matin-là il peine à reconnaître le visage qu'il rencontre dans le miroir. Son visage blême et les profondes rides sombres coulant sur ses joues alourdissent son regard rempli de lassitude. Ça lui donne un air de chien battu. Victor tente de retrouver une certaine sérénité malgré son ressentiment tenace et la certitude d'une nouvelle journée exécrationnelle.

Socrate saute de sa chaise avec l'agilité qui caractérise les chats et se rapproche, en douceur. En signe d'au revoir, le féliné slalome lentement entre les jambes de son maître, la queue battant délicatement l'air. Une caresse bienfaisante dans ce monde de brutes.

« Et toi Socrate, que penses-tu de tout cela ? Je sais que tu vas encore me reprocher de te laisser seul, mais je ne peux pas faire autrement. J'ai laissé la fenêtre de la cuisine ouverte pour que tu puisses profiter du jardin. Surtout n'attaque pas les oiseaux qui égayent le quartier de leur chant joyeux ! »

En guise de réponse, Socrate, indifférent aux recommandations de son maître tourne la tête et remonte sur sa chaise.

Victor se décide enfin. Au moment de passer la porte il perçoit encore les palpitations dans ses veines. Sa tête ordonne de partir quand son corps oppose une farouche résistance. Finalement il quitte son domicile, rassuré de ne pas être un assassin.

Dehors, le ciel attend l'illumination du soleil au jour naissant. La fraîcheur du petit matin le fait frissonner. Il se dirige tête basse vers sa voiture. Effarouché, un couple de tourterelles s'envole et va se réfugier quelques arbres plus loin. À cette heure, la plupart des volets des voisins sont encore clos. Ça dort paisiblement dans les chaumières. La tête enfoncée dans les épaules, Victor actionne le démarreur, pousse la manette de chauffage à son plus haut niveau et met en route l'autoradio. Alors qu'il engage la première vitesse, les premières notes d'une chanson emplissent l'habitacle d'une douce mélancolie qui s'accorde parfaitement à ses états d'âme.

*J'ai la tête qui éclate,
J'voudrais seulement dormir,
m'étendre sur l'asphalte et me laisser mourir.
Stone, le monde est stone,
je cherche le soleil au milieu de la nuit.
J'sais pas si c'est la terre qui tourne à l'envers
ou bien si c'est si moi qui me fais du cinéma.*

Victor desserre le frein à main. Le véhicule s'ébranle.